Ami du Clergé du 19 mai 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXIV. 1er *Dim. après la Pentecôte :* Idée générale de la miséricorde, 289.

Pour les vendredis de juin. — *Les promesses du Sacré-Cœur.* — I. Leur autorité, 290. — II. Leur valeur, 292. — III. Leur objet, 293. — IV. Leurs conditions, 294.

Entretiens sur l'Action catholique. — IV. Participer à l'action catholique, est-ce une obligation pour un chrétien ? 295.

L'Eucharistie et la vie. — VII. L'Eucharistie source de douceur, 297.

Pour une Première Messe. — II. Le prêtre glorificateur de Dieu comme le Christ, 298.

Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXX. Les Psaumes *(suite)*, 302.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXIV

1er Dimanche après la Pentecôte

IDÉE GÉNÉRALE DE LA MISÉRICORDE

Mes frères,

S'il est une page du saint Evangile où se révèle la beauté de la doctrine de Notre-Seigneur, c'est bien celle-ci. Jésus-Christ ne veut pas seulement des siens une charité extérieure effective, il demande qu'elle soit animée de sentiments intérieurs en rapport avec leurs actes. « Soyez miséricordieux, leur dit-il, ne jugez pas, sachez pardonner. » Voilà les trois prescriptions que nous trouvons dans l'évangile de ce jour. Je ne m'arrêterai qu'à la première. Les deux autres y sont renfermées, comme l'effet l'est dans sa cause, comme une conclusion dans son principe.

Cette page de S. Luc fait suite au début du *Sermon sur la Montagne* où Notre-Seigneur a formulé les Béatitudes. Il semble donc que Jésus ait insisté sur celle qui a trait à la miséricorde. C'est dire le prix qu'il y attache, l'excellence qu'elle a à ses yeux.

I

Ici, Jésus n'attache pas d'abord à la pratique de cette vertu des conséquences utilitaires pour nous. Il nous en donne une raison et un modèle : c'est à l'exemple de son Père qu'il nous intime ce devoir : « Soyez miséricordieux, parce que et comme votre Père est miséricordieux. » Ce qui équivaut à dire : Dieu votre Père, du sein de sa félicité infinie, se montre plein de miséricorde envers vous qui êtes ses créatures et qui êtes pécheurs ; vous devez donc l'être les uns à l'égard des autres, vous qui êtes sujets aux mêmes misères.

Dieu *miséricordieux !* C'est peut-être, avec la Toute-Puissance, l'attribut divin que la Sainte Ecriture exalte le plus. En combien de pages ne le retrouvet-on pas mentionné ? Le Roi-Prophète, en particulier, est de tous les écrivains sacrés celui qui l'a le plus souvent et le mieux magnifié. Dans le Psaume 135, il en fait le refrain des vingt-sept versets dans lesquels il rappelle toutes les bontés du Seigneur en faveur de son peuple : « Louez le Seigneur, s'écrie-t-il, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » L'histoire d'Israël est en effet, ainsi que l'a proclamé la T. S. Vierge dans son cantique, une suite ininterrompue de bienfaits, d'actes miséricordieux, *misericordia ejus a progenie in progenies.* Même quand il exerce sa justice contre lui, on dirait qu'il y mêle cette note adoucissante.

Jésus tire argument et exemple de la miséricorde de son Père pour la recommander aux hommes. Il aurait pu aussi bien se proposer lui-même comme modèle de cette vertu. Ne le voyons-nous pas ému à la rencontre de la veuve de Naïm, suivant éplorée le cercueil de son fils ? N'a-t-il pas été pris de compassion à la vue de la multitude affamée qu'il avait devant lui près de Capharnaüm ? N'est-ce pas le même sentiment qu'il éprouvait en se dirigeant vers le tombeau de Lazare, et quelques jours après en pensant aux calamités qui allaient fondre sur Jérusalem ? Ne s'est-il pas dépeint lui-même sous la figure du bon Samaritain portant secours au voyageur couvert de blessures ? « Apprenez de moi, pouvait-il dire, jusqu'où mon cœur est incliné à la pitié pour tous les affligés. » Il était personnellement le témoignage vivant et éclatant de la miséricorde divine à l'égard de l'humanité, *recordatus misericordiæ suæ.*

II

« Soyez miséricordieux, » nous dit Jésus. Est-il possible de ne l'être pas ? La compassion pour les souffrances d'autrui est, malgré les apparences et les manifestations contraires, un sentiment inné au plus profond de l'âme humaine et qui, pour se traduire en actions, n'attend chez tous que quelqu'une des occasions fournies par les événements de chaque jour. C'est peut-être à cette innéité que pensait Bossuet, lorsqu'il disait que « Dieu en créant l'homme mit d'abord dans son cœur la bonté. » Nos positivistes modernes paraissent avoir tiré de la pitié de l'homme pour ses semblables l'une des règles des relations sociales. Ils appellent *altruisme* l'inclination naturelle, la tendance instinctive vers les blessés de l'existence. Voyez plutôt ce qui se passe. Qu'un accident ou une catastrophe survienne, qu'un incendie éclate, qu'un train déraille, qu'une personne soit en danger de se noyer, qu'une inondation ou une rupture de digue submerge une cité, un village, qu'une automobile menace d'écraser ou écrase effectivement un enfant, un vieillard, une femme : aussitôt et sans même qu'il y soit fait appel, on se porte au service, au secours des victimes. Il n'est pas besoin d'invoquer les recommandations du Christ. Toute seule, la propension naturelle suffit. Les faits sont là. Pour être secourable à autrui dans ces cas, l'homme n'hésite pas à se jeter dans le danger et parfois à sacrifier sa vie. Si on cultive par l'éducation cet altruisme de naissance, si on l'étend non pas seulement à des circonstances tragiques, mais aux détails de la vie quotidienne, on aura donné aux relations sociales un fort point d'appui en même temps qu'on les aura favorisées.

Toutefois il ne faut pas exagérer les tendances généreuses qu'on désigne par ce mot barbare et vague d'*altruisme.* Si ce sentiment existe au meilleur endroit de la nature humaine, n'oublions pas que, depuis la déchéance originelle, l'égoïsme lui est con-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

naturel, et nous en savons les proportions, l'opiniâtreté, la tyrannie ! Tandis que l'un se révèle dans des circonstances importantes, l'autre par lequel on se replie sur soi sans préoccupation d'autrui, règle, hélas ! la conduite pratique du plus grand nombre.

Qui n'a pas rencontré et vu de près, à tous les degrés de l'échelle sociale, et plus en haut qu'en bas, de ces hommes ou de ces femmes fermés, indifférents à tout ce qui ne les intéresse pas personnellement ? Par tempérament ou par une sagesse mal entendue, ils ne mettent rien au-dessus de leur bien-être et de leur tranquillité : il semble que pour eux la famille, la société, la patrie, le genre humain n'existent pas. Adversités de leurs proches, calamités publiques, problèmes sociaux, lutte des classes, menaces de guerre, conflits internationaux, rien ne les émeut. Contrairement au poète antique, on croirait que tout ce qui est humain leur est étranger. Qu'il y ait des malheureux, des êtres qui souffrent, qui manquent de tout, ils ne veulent pas le savoir, ils en écartent même la pensée. Pourvu que rien ne leur manque et que nul contre-temps n'entrave leurs projets, ne s'oppose à leurs plaisirs et ne trouble leur repos, ils se déclarent satisfaits.

A lire l'épître aux Romains, on voit comment S. Paul stigmatise, parmi les tares du paganisme, l'absence d'affection et de miséricorde, *sine affectione, sine misericordia* (I, 31). Le paganisme n'est pas mort. Les misères morales qu'il couvrait de sa civilisation subsistent toujours, et l'égoïsme est une de celles-là. Accordons que cet excès soit rare. Mais prenons garde, si nous tenons à honneur d'avoir et si nous avons de la compassion, de n'en montrer que par intermittence et à nos heures. Ne soyons pas de ceux qui, lorsqu'ils sont heureux et que tout leur réussit, d'instinct écartent la vision pénible des malheurs du prochain, afin de ne pas assombrir leur félicité. « Il est si rare, semblent-ils se dire, de goûter un peu de joie au milieu des épreuves de la vie ; c'est bien le moins qu'on ne la trouble pas par le souci des peines d'autrui. » Ne soyons pas non plus de ceux dont la protestation s'aigrit en présence des infortunes d'ici-bas ; ils souffrent, ils gémissent, ils se plaignent : que vient-on leur parler des maux, des chagrins, des larmes d'autrui ! Ils ont bien assez de leur propre adversité.

De la sorte, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, on passe à côté de la pitié. Que béni soit Jésus d'avoir enseigné, accrédité, magnifié la miséricorde !

III

On fait grief à la religion, et donc au Sauveur lui-même, d'admettre comme un état de choses inéluctable la misère humaine, et de s'employer à soulager la souffrance au lieu de la prévenir. Au contraire, c'est à la conjurer que s'applique l'âme contemporaine. « Qu'y a-t-il, en effet, dit-on, au fond des tentatives de tout genre propres à améliorer la situation des classes populaires : hygiène et bon marché des logements, coopératives de production et de consommation, augmentation des salaires, participation aux bénéfices dont le travail est un des facteurs, réglementation de la durée du travail quotidien, assurances de toutes sortes, caisses de retraites pour la vieillesse, et le reste ? Laissons de côté les chimères du collectivisme et du communisme. Il reste qu'une vaste, intelligente et loyale sollicitude tendant à diminuer la source des maux, gagne de proche en proche les esprits et les cœurs de nos contemporains. »

Nous ne nierons pas que ce zèle préventif ne l'emporte sur une pitié retardataire. Nous ne refusons certes pas, nous catholiques, notre admiration et notre reconnaissance à toutes ces entreprises qui se multiplient en faveur de tous les déshérités des biens et des joies de la vie, quels qu'ils soient. Nous professons que le bien fait à nos frères, fût-ce même par des ennemis de nos croyances, mérite notre sympathie et nos éloges. Mais nous ferons une simple remarque — sur laquelle nous appelons leur attention impartiale — à ceux qui retournent leur dévouement contre nous et contre notre foi.

D'abord, et avant tout, est-ce que l'Evangile, par ses dogmes et par ses préceptes, n'est pas le plus puissant préservatif contre bien des misères physiques et morales ? Nos modernes philanthropes ne l'ignorent pas, et, soit dit en passant, pourquoi, si leur humanitarisme est sincère, pourquoi ne lui font-ils pas appel ?

De plus, où voit-on que la religion restreigne la miséricorde aux maux une fois déclarés et déconseille, ou néglige, ou regarde comme superflues les tentatives propres à les prévenir ? L'Eglise n'a pas attendu ces altruistes pour essayer par tous les moyens d'aller au-devant de tout ce qui afflige notre humanité. La Vie des Saints abonde en œuvres de ce genre. Il y avait longtemps que l'Eglise se vouait à cette charitable tâche, lorsque les pouvoirs publics en ont établi de semblables. Qu'on relise l'encyclique de Léon XIII *De conditione opificum ;* on se rendra compte que le Souverain Pontife y accumule envers l'ouvrier toutes les sollicitudes, y compris celles qui ont pour but de prévenir le mal. C'est au sein de l'Eglise un même sentiment de bonté qui s'exerce ici et là. Elle ne prétend pas avoir le monopole de la compassion, elle se réjouit de la voir pratiquer par ses adversaires, fût-ce même dans un but de rivalité ; mais elle se défend du reproche injustifié de ne l'exercer qu'à titre curatif.

* *

A son exemple, m. f., en dignes fils de cette Mère si bonne et si dévouée, montrons-nous dociles à la recommandation, sous tous ses aspects, de notre Seigneur et Maître. Soyons miséricordieux à la manière dont l'est envers les hommes le Père céleste. Soyons-le pour mériter ses précieuses complaisances, et nous attirerons par là sur nous la miséricorde d'assistance et de pardon dont nous avons besoin et qui nous vaudra un jour l'immense charité de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LES VENDREDIS DE JUIN

Les promesses du Sacré-Cœur

I

LEUR AUTORITÉ

Mes frères,

Parmi les moyens mis en œuvre par Notre-Seigneur pour répandre la dévotion à son divin Cœur, il faut faire une place de choix à ce qu'on appelle *les promesses du Sacré-Cœur*.

Bien que la liste de ces douze promesses, telle qu'on la trouve aujourd'hui sur des feuilles volantes

ou au verso d'images du Sacré-Cœur, ne soit pas de la rédaction même de sainte Marguerite-Marie, elle rassemble et résume pourtant exactement les affirmations de la Sainte que l'on retrouve, à plusieurs reprises, dans ses relations.

Sinon le texte, du moins son contenu est bien authentiquement de la confidente et de la messagère du Sacré-Cœur.

Les fidèles auront donc tout profit à y réfléchir pendant ce mois, afin de s'entraîner à une plus grande ferveur, stimulés qu'ils seront par la promesse d'aussi belles récompenses pour le temps et pour l'éternité.

Nos instructions des quatre vendredis de ce mois consacré au Sacré-Cœur auront surtout pour but, en soulignant l'*autorité*, la *valeur*, l'*objet* et les *conditions* de ces promesses, de mettre en lumière la créance que nous pouvons leur donner en toute sécurité.

Et d'abord, quelle est *leur autorité ?*

Deux titres les signalent surtout à notre attention : l'autorité de sainte Marguerite-Marie et la recommandation de l'Eglise.

I. — *L'autorité de sainte Marguerite-Marie*

Une promesse attribuée à un saint trouve toujours un accueil empressé auprès des fidèles. L'Eglise même devra intervenir pour mettre les âmes en garde contre certaines supercheries. Mais qu'une pratique ait la recommandation ou la signature d'un saint, constitue d'emblée une présomption en sa faveur.

Cela déjà devrait accréditer dans les milieux de piété les douze promesses de Paray. Dans leur fond et souvent dans leur forme, elles expriment les révélations ou les inspirations de sainte Marguerite-Marie. Et il ne faisait doute pour personne que la voyante de Paray n'avait pas été une illuminée et qu'elle ne s'était pas arrogé de son propre chef une mission dans le monde.

Puisque l'Eglise avait proclamé sa sainteté, prêté l'oreille à son message, exaucé ses demandes sur la dévotion au Sacré-Cœur, il n'en fallait pas davantage pour obtenir la confiance du commun des fidèles.

Fortes d'une si haute recommandation, ces promesses présentaient par ailleurs les meilleurs signes de crédibilité. Ce n'étaient pas des recettes commodes et infaillibles de santé, de succès et de bonheur. Leur contenu surtout spirituel engageait à se fier à leur origine divine.

En effet, si les biens temporels n'étaient pas exclus de leurs perspectives, elles allaient principalement à promouvoir le bien des âmes. N'affirmaient-elles pas, par exemple : les pécheurs trouveront dans le divin Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde, les âmes tièdes deviendront ferventes, les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection ? On ne trouve pas d'ordinaire des gages de cette nature et de cette qualité au bout des *chaînes de prières* et de tant d'autres pratiques superstitieuses, dont se leurre la piété superficielle de certains dévots.

Du reste, comme avait dit Notre-Seigneur avec la sagesse des nations : « Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits et tout arbre mauvais de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un arbre mauvais porter de bons fruits. » (Mt., VII, 15-18).

A voir les fruits de vie eucharistique, de vertus chrétiennes, de dévouement et de zèle que produit la dévotion au Sacré-Cœur, impossible de classer la messagère des douze promesses parmi les faux prophètes.

II. — *La recommandation de l'Eglise*

Pourtant, un motif plus décisif encore presse les âmes d'écouter et d'accueillir ces nouvelles béatitudes : l'Eglise les a confirmées de son autorité.

Sans doute le dépôt de la Révélation, confié par le Christ à son Eglise, est chose immuable, à l'abri de toute retouche. Rien à y retrancher, rien à y ajouter : « Je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul trait de la Loi ne passera pas, que tout ne soit accompli. » (Mt., V, 18).

Comment imaginer, sans blasphème, que Notre-Seigneur ait laissé à son Eglise un Evangile imparfait ou incomplet, indéfiniment modifiable ?

Mais cette plénitude de la Révélation évangélique ne ferme pas la porte à toute révélation postérieure dans le même sens. L'Esprit souffle où il veut et quand il veut. Il y a toujours eu, il y aura toujours dans l'Eglise des hommes inspirés de Dieu.

Leur voix retentit dès le commencement : les *Actes des Apôtres* nous parlent de prophètes de l'Eglise d'Antioche (XIII, 1), des quatre filles vierges de Philippe l'évangéliste qui prophétisaient (XXI, 9-10), d'un autre prophète nommé Agabus venu de Judée à Césarée qui annonce à S. Paul sa prochaine captivité *(ibid.*, 10-14).

Et tout le long de l'histoire de son Eglise, Dieu suscite des âmes de sa droite : un S. François, une sainte Catherine de Sienne, une sainte Marguerite-Marie, qu'il charge indiscutablement d'une mission de doctrine ou de discipline, qui n'ajoute pas aux mystères et aux commandements révélés, mais qui profite à leur rayonnement et à leur observation.

Parce que le dépôt de la Révélation est complet, l'Eglise n'allonge pas indéfiniment son *Credo*, de ces révélations privées. Mais parce qu'elle est établie gardienne de ce dépôt *ne varietur*, elle exerce un droit de regard sur les révélations particulières, qu'elle examine, qu'elle juge, qu'elle approuve ou qu'elle condamne suivant leur accord ou leur désaccord avec l'officielle révélation.

Qu'elle porte sur elles un jugement favorable, cela nous assure qu'elles ne contiennent rien contre la foi, les mœurs et la discipline et que nous pouvons leur faire confiance sans imprudence ni risque de superstition.

Or, non seulement l'Eglise a porté un jugement approbatif sur les révélations de sainte Marguerite-Marie, en général ; mais encore, pour stimuler la piété, elle a spécialement souligné, dans le contenu de ces révélations, les promesses du Sacré-Cœur à sa servante.

L'oraison de la fête de sainte Marguerite-Marie semble y faire allusion ou du moins les contient implicitement : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez révélé à la Bienh. vierge Marguerite *les richesses insondables de votre Cœur,* faites qu'à son exemple, vous aimant en tout et par-dessus tout, nous méritions d'avoir en ce même Cœur une demeure éternelle. »

En tout cas, la V^e leçon de l'office des Matines, composé sous le pape Pie IX, dit expressément que Notre-Seigneur « a proposé comme récompense aux dévots de son Cœur les grâces les plus abondantes. »

Et dans ses Lettres apostoliques du 28 juin 1889, Léon XIII écrivait : « Afin que les hommes répondent avec plus d'empressement au désir d'être aimé qui brûle le divin Sauveur, il a daigné mêler à ses invitations la promesse d'admirables récompenses. »

* *
*

Accueillons donc avec confiance ces promesses de Paray.

Elles ne sont pas de ces pratiques qui circulent parfois dans les milieux croyants, qui viennent on ne sait d'où, dont le contenu est aussi suspect que l'origine. Elles se présentent à nous avec les plus hautes recommandations : celle de la messagère du Sacré-Cœur et celle de l'Eglise elle-même. N'est-ce pas assez pour qu'elles retiennent la réflexion de ceux qui aiment le Cœur de Jésus et qui veulent l'aimer toujours davantage ? Nous voulons être de ceux-là. Ainsi soit-il.

II

LEUR VALEUR

Mes frères,

Les promesses de Paray-le-Monial se présentent avec de si sérieuses références, celles de sainte Marguerite-Marie et de l'Eglise elle-même, qu'elles méritent bien que nous leur accordions notre attention.

Mais ne serions-nous pas dupes ? Sur la foi de ce mot de *promesses*, nous y voyons un engagement formel de la part du Sacré-Cœur. N'est-ce pas prendre à la lettre des paroles qui n'ont, ni dans les intentions de Notre-Seigneur, ni dans l'interprétation de l'Eglise, une signification aussi rigoureuse ?

Il y a de vraies promesses qui obligent. C'est en ce sens que Bossuet écrit : « Celui qui promet quelque chose, s'est déjà, en quelque sorte, dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. » Et quand c'est Dieu qui les donne, parce qu'il est la fidélité même, nous pouvons avoir toute confiance en leur exécution.

Mais il y a des promesses qui sont plutôt des espérances. Nous disons d'un printemps en fleurs qu'il promet une belle récolte, et d'un jeune homme intelligent qu'il a de belles promesses d'avenir. Mais l'avenir n'appartient qu'à Dieu, le nôtre comme celui de la nature.

En d'autres termes, faut-il voir dans les douze promesses, seulement l'annonce de grâces que contient la dévotion au Sacré-Cœur, ou davantage, l'engagement pris et donné par Notre-Seigneur de récompenser par des grâces déterminées les dévots de son divin Cœur ?

Voyons-y les deux, des fruits espérés, mais aussi très certainement des récompenses assurées.

I. — *Des fruits espérés*

On aurait occasion de le constater au cours de réflexions sur chaque promesse : il existe un lien entre la dévotion au Sacré-Cœur et la grâce promise.

Prenons par exemple la première : « Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état. » Il est bien évident que la dévotion au Sacré-Cœur va, de sa nature, à nous obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin. Elle compte au nombre de ses meilleures pratiques la prière et les sacrements, surtout la sainte communion : prière et sacrements qui sont les canaux de la grâce divine.

Soient encore les trois promesses ascendantes, la sixième, la septième et la huitième, qui regardent respectivement la conversion, le progrès, la perfection de l'âme. L'attirance du Cœur miséricordieux de Jésus, l'étude de son Cœur, abîme de toutes les vertus, l'union à son Cœur tout brûlant d'amour, ce sont bien des échelons progressifs qui doivent porter les âmes du péché à la grâce, de la grâce à la ferveur, de la ferveur à la perfection. Où qu'elles en soient dans leur marche vers Dieu, dans la voie purgative, ou illuminative, ou unitive, suivant la distinction classique, la dévotion au Sacré-Cœur fournit de puissants moyens d'un nouveau bond en avant.

Il n'y a pas jusqu'à la douzième promesse, « la grande promesse, » la promesse de la persévérance finale, qui n'accuse cette corrélation. Sans doute, nous ne pouvons mériter en droit strict cette grâce des grâces. Mais l'Evangile lui-même assure que la communion fréquente nous y dispose : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

La dévotion au Sacré-Cœur et ses pratiques portent donc l'espérance des magnifiques promesses de Paray. Elles sont ces promesses en germe et en fleurs. De la fidélité et de la persévérance, et l'âme pourra cueillir le fruit en son temps.

Disons de ces nouvelles béatitudes ce que S. Thomas enseigne des béatitudes évangéliques (I^a II^æ, q. IX, art. 4) : il y a rapport naturel entre la récompense et le mérite. De même, par exemple, que la pureté du cœur prépare à une vue plus claire de Dieu, ainsi la dévotion au Sacré-Cœur prépare la paix au sein de la famille.

II. — *Des récompenses assurées*

Pourtant ce serait réduire la valeur de ces promesses et diminuer la confiance que nous plaçons en elles, d'en faire seulement une récolte en herbe.

Le langage de sainte Marguerite-Marie, son interprétation commune et constante, le contenu de telle promesse et surtout la pensée de l'Eglise nous autorisent à les entendre d'engagements formels de Notre-Seigneur et sur lesquels nous pouvons fonder une très ferme espérance.

Elles ne sont pas uniquement les fruits attendus de la dévotion au Sacré-Cœur et de ses pratiques ; elles sont de plus la récompense assurée que veut bien leur accorder la bonté du Cœur de Jésus.

Quand sainte Marguerite-Marie écrit, par exemple, que le Sacré-Cœur « lui promet que tous ceux qui seraient dévoués à ce Sacré-Cœur ne périraient jamais, » ou encore qu' « il promet de grandes récompenses à tous ceux qui s'emploieront à le faire régner, » — et l'on pourrait multiplier les citations, — un tel langage marque bien qu'il s'agit de bénédictions, d'avantages, de faveurs attachées bénévolement par Notre-Seigneur à la dévotion à son Sacré-Cœur. Cette dévotion n'est pas seulement présentée comme un moyen et une source de grâces ; c'est un titre à une récompense.

Théologiens, prédicateurs et fidèles l'ont toujours compris en ce sens. On n'expliquerait pas autrement qu'ils aient donné et donnent une place, une étude, une importance à part aux douze promesses. Si elles

n'étaient que des fruits de la dévotion au Sacré-Cœur, on devrait les ranger et il suffirait d'en parler parmi les admirables effets de cette dévotion.

Et il faudrait en excepter telle promesse, par exemple celle qui porte le nom de « grande promesse », la promesse de la pénitence finale accordée à la communion de neuf premiers vendredis consécutifs. Une telle grâce est un don absolument gratuit de la part de Dieu. L'âme la plus sainte ne peut la revendiquer en stricte justice.

Surtout nous avons la pensée claire de l'Eglise. Sa façon de s'exprimer sur les promesses ne permet pas l'équivoque. Rappelons encore une fois le texte des Lettres apostoliques du 28 juin 1889 : « Afin que les hommes répondent avec plus d'empressement au désir d'être aimé qui brûle le divin Sauveur, il a daigné mêler à ses invitations *la promesse d'admirables récompenses.* »

Ces simples et brèves réflexions suffisent à nous convaincre de donner toute sa valeur à ce mot de *promesses*. Notre-Seigneur a engagé sa parole. Et nous savons qu'il est fidèle.

* *

Quel nouveau motif pour nous de prendre en main, de lire attentivement, d'approfondir dans notre cœur ce message d'amour !

Plus qu'un espoir vers de radieuses perspectives, c'est une certitude très ferme qu'il donne, au milieu des inquiétudes du présent et de l'avenir, à nos aspirations à la paix d'ici-bas et à la béatitude éternelle, pour tranquilliser nos soucis du pain quotidien et apaiser notre faim de justice et d'amour.

Bienheureuses les âmes qui lui feront confiance ! Cette confiance ne sera pas déçue. Elle recevra, à l'heure de Dieu, les fruits attendus et les récompenses promises. Ainsi soit-il.

III

LEUR OBJET

Mes frères,

Si l'autorité et la valeur des douze promesses de Paray les recommandent à notre attention, leur objet, c'est-à-dire la récompense promise, ne saurait manquer de faire désirer aux âmes leur accomplissement.

Rien n'est omis de ce que nous pouvons souhaiter, pour notre corps et pour notre âme. Elles nous montrent le Cœur de Jésus, tel que nous l'avait déjà révélé l'Evangile, pitoyable à nos besoins matériels et soucieux plus encore de nos intérêts spirituels. Le Sacré-Cœur s'y fait notre caution pour le temps et pour l'éternité.

I. — *Faveurs temporelles*

Certes, la mission, l'œuvre et le message de Notre-Seigneur sont en définitive d'ordre religieux. Il est venu, il a souffert, il a enseigné pour sauver les âmes. Il est plus qu'un philanthrope, il est le Rédempteur.

Pourtant il ne pouvait faire abstraction des exigences légitimes de notre condition humaine. C'eût été renier son œuvre. Il a pris et il devait prendre notre nature telle que Dieu l'a faite, à la fois corps et âme. Et même, parce que les soucis du pain, de la santé, du nécessaire pour vivre sont les plus immédiats, nous sentirons son Cœur s'en émouvoir et s'en préoccuper. Son premier miracle sera de procurer le vin qui manque à un repas de noces ; les autres, et presque tous, de rendre la joie de vivre aux malades et aux infirmes ; et il réclamera pour ses travailleurs évangéliques mêmes le droit à leur salaire. Aussi, comme on venait vers lui pour qu'il soulageât toutes ces détresses physiques !

Et les peines du cœur aussi ont trouvé écho dans sa bonté compatissante. Ce n'est pas en vain que la Chananéenne et le Centurion de Capharnaüm, et les sœurs éplorées de Lazare, et tant d'autres, lui ont demandé consolation. Il savait par là s'ouvrir le chemin vers les âmes, mais cela n'enlevait rien à sa sympathie humaine qui le faisait pleurer sur ces malheurs et sur ces deuils.

Même si les hommes s'inquiètent exagérément du temporel au détriment du spirituel, il sait que cette rupture d'équilibre est faiblesse inhérente à notre nature déchue. Il redressera cette déviation ; mais il l'utilisera pour mieux mettre le monde en confiance, comme plus tard un missionnaire qui se fera d'abord l'infirmier des corps afin d'être reçu comme le médecin des âmes.

Le Cœur de Jésus qui se révèle à sainte Marguerite-Marie n'a pas changé. Il nous apparaît également sensible à nos menus ou à nos grands soucis quotidiens. Les douze Promesses font leur part à nos tourments d'enfants de l'homme, obligés de gagner leur vie, et avides d'un peu de bonheur sur la terre en attendant la béatitude du ciel.

Ne répondent-elles pas à ces besoins et à ces aspirations, des promesses comme celle-ci : « Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises ; je mettrai la paix dans leur famille ; je les consolerai dans toutes leurs peines ; je bénirai les maisons où l'image de mon Cœur sera exposée et honorée » ? Tous les hommes ne sont pas des héros. Beaucoup ont besoin, comme Thomas, de voir et de toucher avant de croire. Et serait-ce bien le Cœur de Jésus qui nous parlerait, si nous sentions le nôtre incompris ?

Peut-être quelque âme se laissera-t-elle attirer par le côté humain de ces perspectives. Le Cœur de Jésus est trop bon pour ne pas faciliter les premiers pas. Et il sait qu'on ne s'arrêtera plus en si bon chemin.

II. — *Grâces spirituelles*

Car ce qu'il veut, à Paray-le-Monial comme en Galilée et en Judée, c'est reconquérir les âmes, les réconcilier avec son Père, leur fournir les moyens de salut. Aussi ses promesses sont-elles surtout des grâces spirituelles. Quatre seulement sur douze regardent nos intérêts matériels, et non pas uniquement. Toutes les autres concernent notre âme, sa sanctification ici-bas et sa glorification là-haut.

Bien significatives sont à ce point de vue les trois promesses centrales : « Les pécheurs trouveront en mon Cœur la source et l'océan de la miséricorde ; les âmes tièdes deviendront ferventes ; les âmes ferventes s'élèveront rapidement à la plus haute perfection. »

Et les deux dernières : « Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé ; (Mon) amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, la grâce finale de la pénitence. »

Témoignage du vrai et grand amour du Cœur de

Jésus. Aimer, c'est vouloir le bien de ceux qu'on aime. Et c'est le vouloir évidemment dans l'ordre, en donnant au bien suprême le pas sur tous les autres.

Sainte Marguerite-Marie en avait fait la remarque : « Je ne crois pas, à vous parler simplement, que ces grâces et bénédictions qu'Il vous promet, consistent en l'abondance des choses temporelles ; car il dit que c'est ce qui nous appauvrit de sa grâce et de son amour, et c'est de quoi il veut enrichir vos âmes et vos cœurs. » *(Vie et œuvres*, t. II, lettre 44).

Son amour, voilà bien, en dernier ressort, son don le meilleur, tout le but, l'objet et l'âme de la dévotion au Sacré-Cœur. « Pour les autres grâces et faveurs que je reçois de sa libéralité, écrit encore la sainte voyante de Paray, j'avoue qu'elles sont bien grandes ; mais le Donneur vaut mieux que tous les dons, et mon cœur ne peut aimer ni s'attacher qu'à lui-même. Tout le reste n'est rien et ne sert bien souvent qu'à empêcher la pureté de l'amour et à faire un entre-deux entre l'âme et son Bien-aimé, qui veut être aimé sans mélange et sans intérêt. » *(Ibid.*, lettre 12).

Ce caractère foncièrement surnaturel des douze Promesses constitue un nouvel argument intrinsèque en leur faveur. Sans doute tiennent-elles leur crédibilité de la mission indéniable de sainte Marguerite-Marie et de l'attitude de l'Eglise, qui autorise et encourage leur prédication. Mais cette attitude même, l'Eglise ne l'a-t-elle pas prise parce que ces promesses, loin de rien contenir de contraire à la foi et aux mœurs, ne peuvent que stimuler les âmes à la pratique du grand commandement de l'amour ?

* *

Les grâces attachées à certaines pratiques de piété décident souvent de leur succès auprès des âmes. Tel est le cas de la neuvaine à S. François Xavier, solennisée même en certaines églises. En religion comme en tout, nous restons des hommes, des êtres en peine qui ont besoin d'espoir.

Il arrive que le diable exploite à ses fins cette propension de notre nature. De là ces excroissances superstitieuses d'une piété mal éclairée ; les « chaînes de prières », en vogue aujourd'hui, en offrent un parfait spécimen.

Ce que le démon exploite, le bon Dieu l'utilise. Lui aussi nous fait des promesses. Mais elles portent la marque de leur origine divine ; comme les douze Promesses de Paray, elles sont surtout des grâces d'âme : une assurance de progrès et de persévérance dans l'amour. Mettons-y notre confiance. Ainsi soit-il.

IV

LEURS CONDITIONS

Mes frères,

Il n'apparaît pas à première vue qu'un ordre bien logique ait réglé l'énumération des douze Promesses de Paray : faveurs temporelles et grâces spirituelles s'y trouvent entremêlées. On ne voit pas non plus que soient groupées ensemble, par exemple, les promesses individuelles et les promesses sociales.

Pourtant un classement se dessine d'après les conditions de la faveur promise. Les huit premières promesses sont attachées à la dévotion au Sacré-Cœur en général. Les quatre dernières supposent en outre certaines pratiques déterminées : l'exposition de l'image du Sacré-Cœur, le zèle de sa dévotion, la communion des neuf premiers vendredis.

Il nous faut distinguer en effet, dans chaque promesse, comme fait S. Thomas pour les Béatitudes, d'abord le mérite, ensuite la récompense. « Bienheureux les cœurs purs, dit Notre-Seigneur, car ils verront Dieu » : la vue de Dieu, voilà la récompense; la pureté du cœur, voilà ce qui la mérite. Pareillement, quand le Sacré-Cœur nous confie par sa messagère de Paray : « Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur où il n'en sera jamais effacé, » nous recevons bien la promesse d'une récompense, celle de notre salut, mais à la condition de la mériter ou de la préparer par notre zèle à répandre la dévotion au Sacré-Cœur.

Implicite ou explicite, exprimée ou sous-entendue, formelle ou non, il existe donc pour chacune des douze Promesses de Paray ce que nous pouvons appeler *sa condition*. Pour les huit premières, cette condition reste assez universelle : la dévotion au Sacré-Cœur ; pour les quatre dernières, elle se particularise en des pratiques concrètes, telles que la neuvaine consécutive de communions le premier vendredi du mois.

Ce serait donc prendre le change et s'exposer à d'inévitables déconvenues de les réduire à des formules matérielles mathématiques de succès ou de sanctification. Elles demandent un état d'âme. Aussi ne semble-t-il pas inutile de souligner préalablement les exigences qu'impliquent, d'abord cette condition générale de dévotion au Sacré-Cœur à laquelle sont attachées les huit premières promesses, ensuite les conditions particulièrement requises pour les quatre dernières.

I. — *La dévotion au Sacré-Cœur*

Sainte Marguerite-Marie écrivait au P. Croiset : « Ce divin Cœur percé d'amour ne veut laisser périr aucun de ceux qui lui sont consacrés... Mais pour cela il faut vivre conformément à ses maximes. » (3e lettre, p. 117).

Cela pourrait se résumer très brièvement : les promesses supposent une *véritable* dévotion au Sacré-Cœur. Or, de la dévotion au Sacré-Cœur, comme de toute dévotion, il existe tant de déviations, de contrefaçons et même de perversions !

Dans la première partie de son livre fameux sur *La véritable dévotion envers la Sainte Vierge*, — un des plus substantiels sur le sujet, — le P. Crasset, S. J., a peint, en traits fort accusés, toute une galerie de faux dévots à la Sainte Vierge : dévots superstitieux, dévots hypocrites, dévots scrupuleux, dévots inconstants, dévots scandaleux, dévots superbes, dévots impudiques. Nous retrouvons leurs pareils devant l'image du Sacré-Cœur.

Il y a les dévots superstitieux, pour lesquels la médaille du Sacré-Cœur c'est le porte-bonheur dont ils ne voudraient se dessaisir à aucun prix.

Il y a les dévots présomptueux, qui témoignent d'une conscience assez large, assurés qu'ils sont de leur bonne mort, maintenant qu'ils ont fait une fois pour toutes leurs neuf premiers vendredis.

Il y a les dévots intéressés, qu'un pèlerinage à Montmartre ou au Sacré-Cœur de leur ville va immanquablement favoriser, pensent-ils, au prochain tirage de la loterie nationale...

Et l'on pourrait allonger la série de ces faux dévots, conscients ou inconscients.

Certes, le Sacré-Cœur, c'est le cœur de Jésus bon, condescendant, miséricordieux. Son regard divin, qui

scrute et démêle les plus secrètes pensées, s'accompagne d'une indulgence infinie pour nos ignorances et nos faiblesses. Il découvre la flamme dans cette fumée, la source sous cette eau trouble, la paillette d'or de cet alliage, et à cause de ce commencement de foi, d'amour, de confiance, il peut attirer à lui, se révéler tel qu'il est, conquérir l'âme qui le cherchait sans le savoir.

Pourtant c'est à la *vraie* dévotion au Sacré-Cœur que sont faites les promesses de Paray, à sa vraie dévotion, c'est-à-dire à la volonté prompte et fervente de servir ce divin Cœur. A l'invocation : « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous, » seules les âmes sincères et généreuses ont le droit d'ajouter ou de sous-entendre : « parce que vous l'avez promis et que vous êtes fidèle à vos promesses. »

II. — *Les dévotions au Sacré-Cœur*

La dévotion véritable donne ses preuves. « Mes petits enfants, écrit l'apôtre S. Jean, n'aimons pas de parole et de langue, mais en action et en vérité, *opere et veritate* » (I Jo., III, 18). Ces preuves ce sont, entre autres, les pratiques de la dévotion.

Il en est qui tiennent vraiment au Cœur de Notre-Seigneur. Ce divin Maître les demande, il y revient, il insiste dans ses apparitions ou ses inspirations à la sainte voyante de Paray. Et, messagère fidèle, Marguerite-Marie confie dans ses lettres les désirs du Cœur de Jésus.

Il ne faut donc pas nous étonner que certaines pratiques ou certaines dévotions soient aussi l'objet de promesses spéciales, voire des plus belles promesses, par exemple, l'exposition et l'honneur de l'image du Cœur de Jésus (9e), le zèle à propager la dévotion au Sacré-Cœur (10e et 11e), la communion fréquente, sous forme de neuvaine de premiers vendredis (12e).

A ces dévotions s'applique ce que nous avons dit de la dévotion : elles doivent être intérieures et saintes.

Avoir chez soi l'image du Sacré-Cœur, parce que c'est une peinture de maître ou sans plus y attacher d'attention qu'à un tableau quelconque placé là pour meubler l'appartement, il n'y a pas là de quoi mériter nécessairement les bénédictions du ciel sur le foyer et sur ses habitants. « Je bénirai même les maisons où l'image de mon Cœur sera exposée et *honorée,* » dit la Promesse.

Faire du zèle dans une confrérie afin de se pousser, d'arriver à y jouer un rôle en vue, d'y conquérir une place qui satisfait la vanité, ce n'est plus du zèle, mais de la brigue. De quel droit ces ambitions attendraient-elles une autre récompense, puisque, suivant le mot de Notre-Seigneur, elles ont reçu leur récompense ? *Receperunt mercedem suam.*

Communier neuf premiers vendredis consécutifs, sans se préoccuper du *probet autem seipsum homo* de S. Paul, c'est-à-dire sans s'inquiéter de le faire avec la pureté de conscience et la pureté d'intention qu'exige la communion, tout simplement afin de mettre un atout de plus dans son jeu pour gagner le ciel, après quoi l'on pourrait en toute sécurité mener une vie assez libre, voilà qui ne serait plus religion mais profanation, qui ne serait pas confiance mais présomption. S. Paul écrirait à ces communiants comme à ses Corinthiens : « Ce n'est plus le repas du Seigneur que vous célébrez » (I Cor., XI, 20).

A qui expose l'image du Sacré-Cœur et l'honore, à qui ne recherche pas sa gloire mais celle de Notre-Seigneur, à qui communie bien et non à qui mange indignement le corps du Seigneur, à ceux-là vont les plus riches promesses du Cœur de Jésus.

* *

Avant de soupçonner ou d'accuser le Sacré-Cœur d'infidélité à ses paroles, combien devraient comprendre ces exigences ! Si bon qu'il soit, il est le Maître qui a demandé aux pharisiens autre chose qu'une religion rituelle et de façade, et qui attend des siens non pas des pratiques vides, mais leur cœur en échange de son Cœur.

Sans doute, ses promesses ne sont pas réservées à des privilégiés, à ceux qui aiment déjà sans mesure : elles s'adressent aussi aux tièdes et même aux pécheurs. Mais il y faut tout de même un commencement d'amour, un battement de notre cœur qui réponde aux élans de son Cœur. Mettons vraiment nos cœurs auprès du sien. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

IV

PARTICIPER A L'ACTION CATHOLIQUE, EST-CE UNE OBLIGATION POUR UN CHRÉTIEN ?

Nous avons dit que l'Action Catholique était une chose aussi vieille que l'Eglise [1], et que des circonstances particulières à notre époque la rendaient plus urgente encore aujourd'hui [2]. Mais reste-t-elle un *appel* auquel l'âme peut se refuser sans faute, ou est-ce une *obligation* qui s'impose à toute conscience chrétienne ?

I. — *Ce que c'est qu'être chrétien*

Ce n'est pas seulement se soumettre à telles ou telles pratiques religieuses, fussent-elles nombreuses au point de remplir une grande partie de nos journées. Ce n'est pas uniquement croire à la présence en nous d'une âme spirituelle et à l'existence d'une autre vie ; ou du moins, s'il y a tout cela dans un chrétien, ce n'est que l'épanouissement de quelque chose qui est en lui de façon plus profonde. Etre chrétien, c'est essentiellement, selon les termes mêmes du catéchisme, « avoir reçu le saint baptême », c'est-à-dire avoir été adopté, un jour, par Dieu le Père comme un de ses enfants, et vivre dorénavant d'une autre vie, d'une vie *divinisée.*

A partir du jour où l'eau sacramentelle a coulé sur son front, la créature humaine ne s'appartient plus. Elle est toute entière pénétrée de divin. Et tant que cette présence transformante de la Trinité sainte en elle ne cessera pas, elle sera pleinement chrétienne. Etre chrétien, c'est vivre de la vie de la grâce, et nos prières, nos efforts, nos actes de foi n'ont de valeur et de mérite que dans la mesure où ils sont ainsi des actes *surnaturels.*

Ajoutons, car c'est essentiel, que celui qui est ainsi adopté par Dieu entre du coup, qu'il le veuille ou non, dans la grande famille de tous ceux qui partagent son sort. Tous ces fils de Dieu, tous ces frères

[1] Voir *Prédication* du 17 mars, p. 150.
[2] Voir *Prédication* du 21 avril, p. 235.

du Christ forment une société intimement unie, encore que les liens qui les rattachent les uns aux autres ne soient pas toujours visibles. Même présence divine, même grâce, est-ce que cela n'est pas infiniment plus que la sève qui circule, elle aussi, dans tous les rameaux d'un grand arbre ?

Et c'est pourquoi l'apôtre Paul n'a pas trouvé de meilleure comparaison pour définir l'Eglise que celle d'un corps humain. Mais puisqu'un chrétien est *d'Eglise* par son baptême, il est donc partie intégrante de cet ensemble, membre du corps mystique du Christ.

II. — *Les conséquences qui en découlent*

Il est aisé de voir, alors, que le chrétien ne peut pas plus se désintéresser de la vie du corps que la main ou le bras ne peuvent mener seuls une existence séparée. Tout cep détaché de la vigne se dessèche et n'est plus bon qu'à être jeté au feu. Tout membre qui ne participe plus à la vie de l'ensemble est un membre mort.

Participer à la vie de l'ensemble, cela ne veut pas dire, on le comprend sans peine, *recevoir* seulement, et ne rien donner. Chaque organe a sa fonction, certes, et certains donnent plus qu'ils ne reçoivent, tandis que d'autres sont plus passifs qu'actifs. Mais chez tous, chez le plus humble comme chez le plus apparent, il y a échange ; sinon il n'y aurait pas vie.

Transposons ces comparaisons sur le plan humain de la vie chrétienne, et nous verrons que le fidèle — membre à sa place dans l'Eglise — doit donner tout ce qu'il peut, selon la mesure de ses forces, à la vie de l'ensemble. Il ne serait pas chrétien pleinement sans cela.

Que la hiérarchie, organe directeur, cerveau ou cœur de la société des fidèles, ait un rôle plus actif que passif, cela ne dispense pas chacun des membres de tenir sa place. Que peut faire un cerveau sans les yeux ou sans la main ?

« Chacun, dit S. Thomas, est *tenu* de manifester publiquement sa foi... pour instruire et encourager les autres fidèles... ou pour repousser les attaques des adversaires [3]. »

« La parole de Dieu, dit Léon XIII, nous apprend que chacun a le *devoir* de travailler au salut du prochain [4]. »

Pie X est aussi affirmatif : « Tous les fidèles sans exception, et non seulement les prêtres, *doivent* se dévouer aux intérêts de Dieu [5]. »

III. — *La Confirmation, sacrement de l'Action catholique*

On pourrait dire, si l'on s'arrêtait seulement à l'action du baptême dans une âme, qu'il y a là seulement obligation de *vivre activement* son christianisme, sans être spécialement poussé à le *répandre*.

Mais tout chrétien, dès l'âge de raison — nous en sommes loin, hélas ! — est appelé à recevoir ce complément du baptême qui s'appelle la *confirmation* et qui fait de lui un « soldat du Christ », comme on le dit parfois ; nous aimerions mieux dire : un « apôtre. »

Confirmé, c'est-à-dire affermi dans sa foi, le chrétien peut désormais confesser le Christ dans un monde qui souvent s'y montre hostile, et presque toujours indifférent. Il n'est plus chrétien uniquement pour soi, mais pour les autres.

Pourquoi, d'ailleurs, tant vouloir insister sur cet aspect d'*obligation* qui répugne un peu à nos désirs d'autonomie et d'indépendance ? Au lieu de répéter que la confirmation peut nous faire un *devoir* de confesser le Christ, insistons plutôt sur l'idée que cela devient un *besoin* pour nous, que nous y sommes entraînés comme par une poussée de notre nature surnaturalisée, et que nous ne trouverons la joie et la paix totales que dans l'accomplissement de ce rayonnement apostolique.

Le chrétien, associé à la vie du Christ par son baptême, incorporé fréquemment à ce même Christ par ses communions, est obligé de se faire violence pour ne pas parler de ce qui est sa vie même. « Nous ne pouvons pas ne pas parler, » disaient les Apôtres. Ce devraient être les sentiments de tout vrai chrétien. Il a trouvé un trésor le jour où il a trouvé le Christ ; semblable à la femme qui avait perdu une drachme et rentre en sa possession, il ne peut garder sa joie pour lui seul et la crie à tous les échos.

IV. — *Ce qui reste libre*

C'est la *forme* que prendra notre action, et qui nous sera indiquée par toute une série de circonstances providentielles.

Il y aura la situation de vie que nous occupons, le temps dont nous pouvons disposer, le degré et la nature de nos connaissances humaines, la variété de nos relations, notre santé, notre vie de famille.

Il y aura surtout l'imprévisible penchant qui pourra naître en nous par suite de tout cela, nos goûts personnels que Dieu jamais ne violentera.

Mais il faudra cependant que chacun de nous sache prêter l'oreille à cette voix mystérieuse de l'Esprit-Saint qui cherche inlassablement à nous atteindre, et s'il n'entend rien, parce qu'il s'est volontairement fermé à toute influence, il sera peut-être coupable.

Humilité de cœur, esprit d'oraison et d'intimité avec le Christ, telles sont les conditions normales de vie pour quiconque veut savoir la volonté de Dieu sur lui.

Nous verrons, dans les entretiens suivants, les multiples aspects que pourra prendre, pour un chrétien, une activité d'action catholique. Pour aujourd'hui, répondant à la question qui servait de titre à cet entretien, nous voulons seulement conclure :

Tout fidèle qui veut vivre pleinement son baptême et plus encore sa confirmation, reste libre de la forme de coopération qu'il apportera à l'œuvre de l'Eglise ; mais il est appelé, par la nature même de cette Eglise, à participer autant qu'il le peut à la vie de l'ensemble.

Et que personne ne se plaigne de cette « obligation » supplémentaire. S'il pense cela, c'est qu'il n'a pas compris combien cette activité lui apportera de joie. C'est en perdant son âme qu'on la retrouve. C'est en se donnant qu'on reçoit au maximum.

[3] *Somme Théol.*, IIa-IIæ, q. 3, art. 2, ad 2.
[4] Au cardinal Gibbons, 22 janvier 1899.
[5] *E supremi apostolatus.*

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

VII

L'EUCHARISTIE SOURCE DE DOUCEUR

Mes frères,

Il est remarquable que Notre-Seigneur a uni l'humilité à la douceur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il est doux parce qu'il est humble. Vue profonde et d'une psychologie admirable. Je ne m'en étonne pas, au surplus : Celui qui a fait l'homme connaît l'homme ; Celui qui sonde les reins et les cœurs, sait ce qui se passe dans nos âmes, les sentiments qui commandent nos actes, les retentissements de nos dispositions intérieures sur notre vie.

Je veux, dans cette très simple allocution, vous montrer d'abord combien est juste ce rapport établi par Jésus entre l'humilité et la douceur ; et ensuite comment, dans l'Eucharistie, il nous apprend à pratiquer cette vertu modeste, l'une des plus belles qui embellissent une âme chrétienne, et sûrement la première de celles qui donnent quelque charme à la vie.

I. — *Humilité et douceur*

Il n'y a que les humbles, m. f., pour être doux. Comment l'orgueilleux le serait-il ? Il veut être le premier ; il veut dominer ; son égoïsme exaspéré s'oppose à l'égoïsme de ses semblables. A chaque instant il faut qu'il réagisse contre l'audace d'autrui qui prétend le remettre à sa place. Alors, plus attaché que jamais à ce qu'on lui refuse, il se blesse, il s'emporte, il rudoie, il brutalise, il insulte. La haine à la fin entre dans son cœur, et il se hérisse, il tempête, il fulmine, il éclate. Ainsi l'orgueilleux est souvent irrité, quelquefois même jusqu'à en devenir furieux. Il ne peut être doux. — L'humble, au contraire, s'efface devant les autres, se tient sur la réserve, n'attend aucun témoignage d'estime, se juge incapable ou indigne, n'aspire à aucun des honneurs recherchés par les orgueilleux et, par conséquent, n'est jamais déçu. Etant ainsi fait, contre qui se fâcherait-il? Comment perdrait-il son calme? D'autre part, trouvant les autres meilleurs que lui, plus intelligents et mieux doués de toute façon, il sera porté à les aimer, par conséquent à souffrir leurs défauts en même temps qu'à leur vouloir du bien, et il aura toujours envers eux des procédés courtois. Il sera gracieux, affable, obligeant, aimable, affectueux, toujours bienveillant et le cœur sur la main.

Vous le voyez : il y a une relation entre l'humilité et la douceur, tout ce qui engendre leur contraire n'ayant d'autre principe que l'orgueil. Mauvais vouloir et malveillance, désobligeance et dureté, inimitié, animosité, aigreur, irascibilité et méchanceté, morosité, incivilité et grossièreté, discourtoisie et rudesse, fiel et amertume, ressentiment, mépris, sarcasmes, insolence, outrages et sévices, toutes ces nuances infinies de la non-douceur n'ont pas d'autre origine que l'égoïsme et l'excès de l'amour-propre. Plus un homme est orgueilleux, plus il est impatient, emporté, colère, dur parfois jusqu'à être cruel. Colère et dureté procèdent de l'amour exagéré que l'homme a de son repos ou de son plaisir. Ce sont des réactions d'une âme qu'on trouble dans la jouissance de ce qu'elle aime ; c'est le cri du *moi* en rage de ce qu'on le blesse ou le gêne. La douceur, au contraire, c'est l'âme qui s'oublie elle-même pour les autres, qui se soumet, dans la mesure où le lui permet le devoir, à la volonté, aux désirs, au plaisir même des autres. Elle est faite de deux vertus aussi admirables que rares : l'humilité et l'abnégation.

Vertu difficile à acquérir et à pratiquer. Elle est quelquefois un don de la nature, mais le plus souvent elle est le fruit d'une lutte ardente contre soi, et la fleur d'un surnaturel amour de Dieu.

Où Dieu ne règne pas, en général, pas de douceur. C'est le lieu des impatiences et des irritations, des médisances et des calomnies, des conflits et des déchirements, des fureurs qui vont parfois jusqu'au crime. Regardez autour de vous ; voyez le monde tel qu'il se révèle aux observateurs les plus superficiels eux-mêmes.

Je ne dis pas qu'une certaine harmonie ne règne pas dans certains milieux, ménages, familles, associations quelconques ; mais regardez-y de près : les conflits ne tardent guère à éclater et quelquefois tragiquement, là où l'humilité n'inspire pas la douceur. Orgueil, amour-propre, fierté, hauteur, arrogance, toutes ces nuances de l'égoïsme sont également ennemies et destructrices de la douceur, placide, patiente, soumise, tolérante, qui est fille de l'humilité. Qui n'est pas humble ne peut être doux que par tempérament ou par calcul : si c'est par tempérament, le cas est rare et le mérite est nul ; et si c'est par calcul, un jour arrive fatalement où l'intérêt venant à être déçu, la douceur fait place au dedans à l'impatience et au dehors aux éclats du dépit. Ce que je vous dis, m. f., n'est pas une de ces vérités théoriques qui font très bien dans un discours, mais que la réalité dément ; c'est de la vérité vécue et vous n'avez qu'à ouvrir les yeux pour vous en rendre compte.

Il suit de là que la douceur est une vertu difficile à acquérir si on ne l'a pas de nature, et difficile à pratiquer fidèlement, même quand on croit la posséder. Nous qui devons être doux pour le prochain comme notre Sauveur, comment ferons-nous, alors que nous sommes de pauvres hommes comme les autres, égoïstes, passionnés, irritables, lâches en un mot, pétris d'égoïsme, comment arriverons-nous à être doux comme il nous est commandé de l'être ?

Allons à Jésus-Eucharistie, m. f.; le secret de la douceur évangélique, Jésus-Eucharistie nous l'apprendra.

II. — *Eucharistie et douceur*

1. Oui, l'Eucharistie nous apprendra la douceur, parce que nous trouvons là ce Dieu-Homme qui nous a dit qu'il était humble et doux et qui l'a montré avec un éclat dont nous sommes éblouis.

a) La douceur, en Jésus comme en nous-mêmes, est commandée par l'humilité. Cherchez dans toute la vie terrestre du Christ une pensée ou un acte d'orgueil, vous ne l'y trouverez pas. Il sait d'où il vient et qui il est ; il sait qu'il vient de Dieu et qu'il est son Fils bien-aimé ; il le sait et il le dit, simplement et au péril de sa vie, car c'est pour s'être déclaré, devant le Sanhédrin, Fils de Dieu, qu'il sera condamné et qu'il mourra sur la croix. Mais pas un instant il ne fait valoir ce titre plus que royal pour en éblouir le peuple ; pas un instant vous ne

le prenez en flagrant délit d'orgueil ou même de vanité ; il est l'humilité même.

b) Il est en même temps la douceur vivante et divine. Pas une page de l'Evangile où cette douceur ne se manifeste.

Il rencontre la Samaritaine au puits de Jacob. Il pourrait la mépriser, car elle est digne de mépris ; la reprendre durement, car c'est lui qui a posé la loi morale et qui punit ceux qui la violent. Au contraire, il accueille la pauvre femme avec bonté, et il n'a pour elle que des paroles de mansuétude et de douceur.

Il voit arriver Marie-Madeleine dans la maison de Simon, avec son vase de parfum. Il sait qui elle est ; il sait ce qu'elle est. Il aurait pu, d'une parole, même d'un seul regard, la clouer sur le seuil. Il la laisse approcher ; il la laisse lui verser son parfum sur les pieds ; il la laisse essuyer le parfum répandu avec ses cheveux dénoués, et il la renvoie avec cette parole : « Il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ! »

Il semble accueillir avec rudesse la pauvre Chananéenne, mais aussitôt sa parole s'adoucit et il lui guérit sa fille cruellement tourmentée.

Voyez-le avec ses disciples, même avec ses apôtres. Il s'est donné la charge de les instruire et de les élever à la science divine et à l'ordre surnaturel. Quelles difficultés ! Il a devant lui des esprits rustiques, lourds, distraits, obtus, lents à comprendre et à croire. Ce ne sont pas des enfants, dont la fraîche mémoire retient aisément la parole ; ce sont des hommes faits, sans études et dont la tête est dure comme les pierres dont leur pays est semé. Quel maître ne se serait pas lassé d'un enseignement dont les fruits semblent si lointains et si problématiques? Lui, non. Pendant trois ans, sa douceur infatigable répète les sublimes leçons. Rarement une apostrophe un peu vive ; toujours la placidité et l'indulgence ; et, à la fin, le succès miraculeux, puisque ces hommes vont devenir les flambeaux du monde.

Doux dans la vie, Jésus le fut aussi dans la mort. Tous ceux d'entre nous qui ont lu et médité la Passion le savent, et en ont été touchés jusqu'au fond de l'âme.

c) Enfin, n'est-il pas plus humble et plus doux encore dans son Eucharistie de silence et d'amour ? Là, il se cache au point de ne plus paraître qu'aux regards de la foi, et sa douceur appelle et accueille toutes les âmes, les âmes même les plus pécheresses.

2. Telle fut, m. f., telle est l'inaltérable et surhumaine douceur de notre divin Maître. Or, c'est ce Maître si humble et si doux que nous recevons dans la communion. Qui serions-nous si nous n'avions la sainte ambition de lui ressembler en cela comme en tout le reste ? D'être aimable, indulgent et doux comme il le fut, que dis-je ? comme il l'est toujours ? Si nous y pensions, comme tous ces synonymes nuancés de la douceur, — la bienveillance, le bon vouloir, la bonté, la bénignité, la bienfaisance, l'indulgence, la tolérance, la complaisance, le calme et la patience, — comme toutes ces précieuses vertus nous seraient faciles !

Et puis, est-ce que, dans la communion, il ne nous apporte pas avec lui la grâce de la douceur ? Ecoutez sa voix dans votre cœur ; vous l'entendrez sûrement, cette parole que je n'ai fait que commenter dans cet entretien : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » ; vous l'entendrez, complétée par celle-ci : « Sois humble et doux comme moi ! » En même temps la force vous sera donnée de le devenir, si vous ne l'êtes pas ; de le rester, si vous l'êtes.

Ah ! m. f., si nous pouvions en toute vérité dire avec S. Paul : « Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi ! » si, selon la pensée d'un saint, nous n'étions plus que des vases vides de nous-mêmes et pleins de Dieu et semblables à ces espèces saintes du Sacrement dont Jésus est le sujet vivant et personnel, comme toutes les vertus, encore un coup, nous seraient faciles, et comme il nous serait naturel d'être doux !

Nous n'avons pas tous, je le sais, un cœur pacifique. Il se peut que, par nature, nous soyions des passionnés, des emportés, des « sang-bouillant », comme l'on dit ; possible que, naturellement toujours, nous ayions des réflexes rapides, une impulsivité prompte à l'acte. L'exemple de Jésus et sa présence feront de nous d'autres François de Sales. Notre douceur, comme la sienne, sera un héroïsme et un triomphe ! Dieu saura, alors, grâce à quelles luttes et au prix de quels efforts nous sommes devenus semblables à son Fils bien-aimé, et il nous en récompensera ici-bas et là-haut. Ici-bas, car nous « posséderons la terre », c'est-à-dire *les cœurs*, selon la parole du Sermon sur la Montagne ; là-haut, parce que notre douceur nous aura permis de faire beaucoup de bien à l'âme de nos frères. La douceur qui rayonne d'une âme chrétienne éclaire tout, apaise tout, enchante tout, autour d'elle.

* *

Puissé-je, m. f., avoir tracé dans cette instruction notre portrait à tous ! Quelle gloire pour notre Dieu, et quelle récompense pour nous le jour où, après avoir possédé la terre, il nous sera donné de posséder les cieux ! Ainsi soit-il.

POUR UNE PREMIERE MESSE

II

LE PRÊTRE GLORIFICATEUR DE DIEU COMME LE CHRIST

> « *Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*
> Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. (Ps. CIX).

Mon cher ami,

L'appel qui, un jour, du cœur du Christ monta jusqu'au vôtre, reçoit aujourd'hui sa consécration et son couronnement. Le Christ ayant quitté ce monde, alors que l'œuvre du salut n'était pas achevée, se choisit dans l'humanité des collaborateurs qu'il prépare, qu'il consacre et sanctifie pour les envoyer en son nom dans le monde, reprendre et terminer son œuvre : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. »

Missionnaire du Verbe comme le Verbe était le missionnaire du Père, toute votre vie sacerdotale devra donc être la vie d'un Christ sur terre, la vie d'un autre Jésus, dans laquelle les hommes vos frères pourront reconnaître la copie authentique du Frère aîné.

Aussi, au matin de votre première messe, pour mieux vous faire comprendre votre dignité et vos obligations, pour mettre en votre cœur une charité encore plus ardente si c'était possible, et accroître l'intimité de cette première communion à l'Hostie de votre première consécration, je voudrais placer devant vos yeux l'image du Christ glorificateur de Dieu parce que Prêtre et Victime, car cette méditation vous montrera clairement votre dignité et vos obligations de glorificateur de Dieu, puisque, participant au sacerdoce du Christ, vous devez être comme lui Prêtre et Victime.

I. — *Le Christ glorificateur, parce que Prêtre et Victime*

L'Ecriture, m. f., a dit que Yahweh était un Dieu jaloux. Il est jaloux de sa gloire en effet, de sa gloire essentielle par laquelle il s'aime et se complaît infiniment en lui-même, tout comme de la gloire accidentelle qu'il retire de la création.

La gloire essentielle défie toute atteinte, car c'est Dieu qui se la donne à lui-même. Mais on ne peut pas en dire autant de la seconde. L'homme en effet fut chargé, au nom de toutes les choses créées, de la procurer à Dieu. Remplir cette tâche était sa vocation, mais comme il jouissait de la liberté, il pouvait y manquer. Et de fait, le péché éconduisit de son œuvre le Créateur, rompant avec lui toute relation, creusant entre l'homme et lui une faille infranchissable. L'homme qui avait succombé au mal tombait dans la plus complète disgrâce et perdait les faveurs divines. Le péché devenait désormais le maître implacable de l'homme, le destructeur impitoyable de l'œuvre divine et l'obstacle infranchissable que ne pourrait plus traverser la moindre louange humaine de gloire. Il en eût été fait à jamais de nos destinées bienheureuses si quelqu'un n'était alors venu, Légat du Père, Chef nouveau de l'Humanité, reprendre en ses mains l'œuvre confiée à l'homme, chanter à nouveau pour notre propre compte le cantique de la création faussée par notre premier père, et porter à Dieu, en son nom et au nôtre, plus que la gloire primitivement requise, une gloire infinie. C'est N.-S. Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et Fils de l'humble Vierge Marie.

Jésus est le pont jeté sur la terrible faille, pour relier la créature au Créateur ; il est le pontife par excellence qui unit l'homme à Dieu et, renouvelant l'âme humaine par son sang rédempteur, lui rend le pouvoir de glorifier Dieu.

Jésus est le pontife par excellence. Dieu avait besoin d'un prêtre, parce qu'un acte sacerdotal en l'honneur de la Souveraine Majesté était nécessaire pour souverainement la glorifier, la remercier, l'apaiser et ainsi racheter l'humanité. Or, ce prêtre nécessaire, Dieu le voulait en toute chose digne de lui. Sans doute, le pardon aurait pu nous être accordé sans lui, mais Dieu devait concilier sa libéralité avec sa justice, sauvegarder ses droits et obtenir une glorification parfaite de la part de la créature, pour que celle-ci puisse atteindre la fin pour laquelle elle était créée. Le Verbe devint donc prêtre, le premier prêtre. Le *Fiat* de Marie, en même temps qu'il donnait au Fils de Dieu d'épouser notre nature humaine, était la parole employée par le Père pour la première ordination sacerdotale ; car aussitôt réalisée, « cette hypostase, en qui se rejoint ce qui expie et ce qui pardonne » (Claudel), à la fois rehaussant l'humanité à la hauteur de la divinité et étreignant les deux natures dans l'unité de la personne divine, cette hypostase confère à Jésus l'onction sacerdotale.

Le *Fiat* de la Vierge donnait donc à la terre son prêtre, un prêtre qui était bien à elle, un prêtre de race humaine. Dans la poitrine du Christ, en effet, un cœur bat de même chair que le nôtre, un cœur formé du sang et de la vie d'une créature semblable à nous, un cœur dont chaque pulsation est un acte de louange sans imperfection, puisqu'il est à la fois cœur d'un homme et cœur d'un Dieu, un cœur où la louange humaine est à la taille de la louange divine.

Car ce prêtre appartient à la race divine en même temps qu'à la nôtre : « *In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum*, et le Verbe était Dieu. » Sans ce caractère divin, l'œuvre rénovatrice, l'œuvre glorificatrice n'eût pas été faite.

En plus de sa qualité humaine et divine, pour mener à bien sa tâche, Jésus devait avoir reçu et accepté mission de son Père, car « nul ne s'attribue à lui-même cet honneur, mais on y est appelé de Dieu, comme Aaron » (Hébr., v, 4). Or, Jésus est bien le légat du Père. S. Paul ajoute en effet que « Jésus-Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour devenir Pontife, mais il a été glorifié par Celui qui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » Aussi cette dignité sacerdotale du Fils a-t-elle été confirmée par le serment du Père : « Le Seigneur l'a juré, il ne s'en repentira point, tu es prêtre pour l'éternité. » (Ps. CIX, 5 ; Héb., VII, 21).

Et c'est avec une joie immense que le Verbe accepte cette mission confiée par le Père. Sachant son dégoût pour les sacrifices et les oblations, connaissant aussi son plan rédempteur, il lui dit en entrant dans le monde : « Me voici, je viens, ô Dieu, faire votre volonté ! »

Il est bien le pontife par excellence, notre prêtre : l'Humanité ne pouvait en avoir un meilleur ni un plus digne.

Mais ce n'est pas pour rien que le Christ a reçu l'onction sacerdotale. S'il existe un prêtre, son existence n'est motivée que par le sacrifice, puisque sacerdoce et sacrifice sont corrélatifs. Et vraiment Jésus est venu pour un sacrifice. Le plan du Père était que la glorification dont il avait été frustré par le péché, lui vînt d'une mort, et d'une mort humaine. Il n'avait pas seulement besoin d'un prêtre, d'un prêtre parfait, mais d'une victime sainte. C'est pourquoi la parole que Jésus prononce à son entrée dans le monde, est aussi l'acceptation du sacrifice et de l'immolation. C'est une parole d'oblation, c'est une parole de victime. Aussi n'a-t-il pas pris une nature parfaite et immortelle. Parce qu'elle devait être immolée, il l'a choisie telle que le péché l'avait faite : mortelle, infirme, pauvre, capable de souffrir la faim, la soif, la fatigue, les ennuis, les dégoûts, capable de porter son châtiment de souffrance et de mort.

Mais parce que cette victime devait être sainte et immaculée, il l'a choisie sans la tache originelle, l'ignorance, la concupiscence, sans les tares et les défauts particuliers, et il l'a comblée de toute la sainteté du Verbe, et l'a parée de la grâce sanctifiante dont il épuise pour elle la puissance et la beauté.

C'est donc une victime toute belle, sanctifiée par la sainteté même, toute pure de la pureté du Verbe, une victime qui ne faillira pas à sa mission, mais

accomplira jusqu'à un iota la volonté divine parce que c'est le Verbe qui l'anime, l'inspire et la conduit. Le Père ne peut pas ne pas agréer la louange que l'immolation de cette victime lui donnera ; elle est chérie de lui, elle a touché son cœur, en elle il reconnaît ce Fils bien-aimé en qui, comme il le dira un jour, « il a mis toutes ses complaisances. »

Jésus entre donc dans le monde comme prêtre parfait, comme victime sainte : c'est ainsi qu'il glorifiera le Père. Dès lors, rien ne lui manque pour commencer et achever son œuvre glorificatrice. L'heure est venue de dire au Père : « Me voici ! »

« Me voici ! » Déjà, dans le sein de la Vierge Marie qui est le sanctuaire où son corps, matière du sacrifice, va se former, « il s'offre à l'état de victime perpétuelle pour la gloire de son Dieu, pour l'effacement du péché et le salut des hommes. » Déjà, près du cœur de la Vierge, le sien se prend à battre d'un même rythme joyeux à la pensée que sa mort sera la glorification du Père et le salut des hommes, d'un même rythme angoissé à la vue du sang inutilement répandu pour beaucoup... Avant que ses yeux se soient ouverts à la lumière, Jésus connaît la souffrance. Dès le sein de Marie, il a appris son rôle de victime glorificatrice et quand les anges, dans le silence de la nuit, entonneront au-dessus de la campagne de Bethléem leur *Gloria in excelsis Deo,* la Rédemption sera commencée, et leur voix ne sera que l'écho de ce premier *Gloria* que le Christ chantait au Père dans le silence du sein virginal.

Jésus est né. Peu après, voici qu'il laisse se répandre pour nous, comme d'une coupe débordante, le trop-plein de son sang. Lui aussi briserait tout de suite ce vase d'albâtre pour la gloire de Yahweh, mais le moment n'est point venu. « Votre sang voudrait couler tout entier, dit Bossuet ; vous le retenez et le réservez pour la croix. » Ce sang nécessaire pour la croix, Jésus est dans l'impuissance de l'offrir à Dieu tout entier, à l'aurore de sa vie. Mais en compensation, il consumera celle-ci par l'immolation quotidienne.

Dans l'existence du Christ, balancée comme la nôtre entre les joies et les peines, à côté des douceurs de la vie de famille et de la joie de vivre près d'une Mère telle que la sienne, prendront place aussi les mille heurts, les froissements de l'entourage, ces multiples souffrances qui versent de l'amertume dans la vie humaine.

Quand la Vierge presse son fils dans ses bras avec cet amour grandi par l'appréhension prévue d'une séparation cruelle, quand elle sent le glaive s'enfoncer dans son cœur, Jésus ne peut pas ne pas voir l'angoisse maternelle et n'en pas souffrir... S'il grandit chaque jour en âge et en sagesse, chaque jour il apprend aussi son rôle de victime.

S'il y a une souffrance cuisante, parce qu'elle atteint les fibres délicates du cœur, c'est la souffrance imposée par un devoir supérieur à l'amour : il faut ou faire pleurer, ou ne pas accomplir son devoir. A douze ans, Jésus fait connaissance avec cette souffrance. Venu au Temple pour la Pâque, il sacrifie à son Père son amour envers Marie, et quand la Vierge éplorée, le retrouvant après une recherche de trois jours, lui dit dans un tendre reproche : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Votre père et moi, dans l'angoisse, nous vous cherchions, » on sent une douleur contenue dans la réponse de Jésus : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ? »

C'est pour glorifier Dieu que Jésus est prêtre et victime. Sa grande pensée, c'est donc cet acte où il sera complètement l'un et l'autre, c'est donc ce drame qui, ramassant en lui tout ce que le Christ a de puissance glorificatrice, sera pour le Père la louange la plus grande, la louange exigée, la louange réparatrice. Dans la solitude de Nazareth, Jésus s'y est préparé. Mais voici que l'heure a sonné de partir. « Mère, dira-t-il un jour à Marie, il me faut vous quitter. » Et le fils abandonne sa mère, abandonne cet atelier, cet établi où sa sueur a coulé pour la gloire du Père. Plus que jamais, maintenant, il faut songer au grand sacrifice... Et l'immolation mystique se fait plus complète et plus douloureuse à mesure que le Calvaire se rapproche.

Tout est sacrifié : son temps, son labeur, ses affections, sa réputation même ; il en fait la proie des disciples, de la foule, des pharisiens. Jésus n'est vraiment plus à lui, il est tout entier aux choses de son Père, il le glorifie par sa prédication et sa souffrance.

Arrive enfin le moment où ce qui glorifiera Dieu ne sera plus une parole mais une mort. Toute sa vie est centrée sur ce dernier instant, toute sa vie est en regard de la croix. Et voici qu'il ne peut plus contenir ses sentiments intérieurs, voici que les Apôtres surprennent dans sa bouche des paroles qui les scandalisent : « Le Fils de l'homme sera livré aux Gentils ! » (Mt., XVII, 11). « L'heure vient où le Fils de l'homme sera glorifié... Il faut que je sois baptisé d'un baptême de sang » (Luc, XII, 50).

L'heure est venue en effet, cette heure ineffable où va se dérouler d'abord l'oblation rituelle du sacrifice sanglant.

Le soir du jeudi est tombé. Au Cénacle, Jésus est entouré de ses intimes. Prenant alors le pain dans ses mains comme sur une patène vivante, il l'offre au Père et en fait son corps ; prenant ensuite la coupe de vin mêlé d'eau, il l'offre au Père et en fait son sang : il s'est mis officiellement en état de victime. Le vrai sacrifice, le grand sacrifice est commencé. Jésus, jusque-là, était libre de mourir ou non ; mais tout à l'heure, quand il va quitter le Cénacle, il ne sera plus temps de regarder en arrière, car le premier acte du drame sanglant sera clos ; par cet acte solennel Jésus a voué sa vie au Père, se mettant en état de victime prête pour l'immolation ; Jésus s'est déjà condamné à mort. Pilate ne fera qu'exécuter la volonté du Christ. Aussi Jésus peut-il dire déjà : « Père, je t'ai glorifié sur la terre ! » Vraiment, il n'a pas cherché sa gloire, mais la gloire de Celui qui l'avait envoyé.

Il ne reste donc à Jésus qu'à gravir la pente du Golgotha et à se laisser crucifier. Le sang qu'il va répandre enfin tout entier, en même temps qu'il nous sauvera, dira au Père une parole de gloire aussi sublime que la Parole qu'il se dit à lui-même éternellement. Comme le Verbe est le Cantique incréé du Père, le Verbe Incarné sur la croix est devenu le chant de gloire de la création au Père.

II. — *Le Prêtre, comme le Christ, doit être un glorificateur*

Jésus est donc monté vers la croix, prêtre et victime tout ensemble ; sa vie glorificatrice fut une vie sacerdotale et victimale. Mais la vie que vous devez vivre, vous, nouveau prêtre, serait-elle semblable ? Seriez-vous glorificateur avec Jésus et pour

cela prêtre et victime vous aussi ? — Oui, et pour être un autre Christ, pour être glorificateur avec lui, vous avez besoin de ces deux caractères. Jésus y a pensé : il vous a donné son sacerdoce, et la consécration sacerdotale reçue hier du Cœur du Christ par les mains de l'Evêque, vous a fait, vous aussi, prêtre et victime avec Jésus et comme Jésus.

Vous êtes prêtre, prêtre pour l'éternité. Désormais, vous avez les lèvres sacerdotales du Christ, puisque l'Evêque a prononcé sur vous les paroles sacramentelles : « *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare,* » et cette parole a gravé à jamais dans votre âme le caractère sacerdotal.

Déjà le baptême avait mis en vous le pouvoir de recevoir les sacrements, et l'obligation de vous unir à l'Hostie ; il avait fait de vous une parcelle de cette grande Hostie qu'est le Christ. Le sacrement de l'Ordre, dont les effluves mystérieux baignent encore et transfigurent votre âme, fait de vous un prêtre pour offrir le Christ victime et pour vous offrir avec lui.

Sans doute, votre sacerdoce est secondaire. La Victime, la grande Victime qu'il vous faut offrir, vous n'avez pas à l'immoler. Elle vous est donnée toute faite, et pour ainsi dire gratuitement, car votre Hostie, c'est le Christ. Mais, nous venons de le dire, vous n'avez pas seulement à offrir le Christ victime. De même que le Christ Prêtre s'est offert lui-même, vous, prêtre du Christ, vous devez vous offrir vous-même en union avec lui.

Pour que le sacrifice offert soit parfaitement achevé, pour qu'il ne lui manque rien, il ne vous suffit pas de dire à l'autel sur le pain et le vin les paroles mystérieuses de la consécration. Il faut aussi que vous offriez à l'autel une autre victime immolée, et cette victime, c'est vous. Le caractère sacerdotal, comme des clous mystérieux, vous a fixé sur la Croix, afin de mieux vous identifier au Christ : *Sacerdos alter Christus,* le prêtre est un autre Christ. Avec Jésus, en Jésus, par Jésus et comme Jésus, vous devez être victime à votre tour.

Les bras de la Croix restent perpétuellement ouverts pour vous étreindre à votre tour, et de cette Croix qu'est votre sacerdoce, votre sang goutte à goutte doit couler, pour être la rançon du péché et la louange du Créateur et du Père.

Quelle est donc cette mort mystique, à laquelle vous êtes voué par votre sacerdoce, comme le Christ était dévoué à la mort par la Cène ? — Elle consiste tout d'abord à mourir à vous-même, à l'égoïsme, à la sensualité, à l'amour-propre, à la recherche de vous-même, au désir immodéré des biens d'ici-bas et des aises de cette vie. A cette mort à laquelle vous étiez déjà engagé par votre baptême, par vos communions, par vos vœux du sous-diaconat, par le bon plaisir divin, vous êtes voué absolument par votre sacerdoce, et il faut y travailler sans cesse, car l'idéal est, selon cette parole de sœur Elisabeth de la Trinité, « d'extraire de notre être toute la prière et toute la souffrance possible, » c'est-à-dire toute la valeur expiatrice et glorificatrice.

Dieu est jaloux de sa gloire, ai-je dit. Aussi ne saurait-il se contenter d'un don mesuré et partiel, d'un don fait à moitié. Tant qu'on n'a pas tout donné à Dieu, rien n'est fait. De même que le Christ a tout immolé et ne s'est rien réservé, de même, prêtre comme le Christ et victime comme le Christ, vous devez, pour atteindre à la perfection de votre vocation, tout immoler et ne rien vous réserver.

Car votre vie entière doit être une messe. Prêtre et victime, vous ne le serez pas seulement une demi-heure, le matin, à l'autel de votre messe. Vous le serez à longueur de journée. Toute votre vie sera prise par l'offertoire et par la consécration, par l'oblation et l'immolation. Il vous appartiendra désormais de la rendre splendide, de la rendre pleinement et totalement glorificatrice.

Mais une vie aussi dévouée à Dieu est une vie consacrée par la sainteté. Le Christ n'a été glorificateur parfait que parce qu'il était saint, « saint à Dieu » (Pascal), d'une sainteté consommée dès le premier instant. Votre sainteté à vous ne peut être qu'une sainteté mesurée, limitée, et par conséquent susceptible d'augmentation, d'accroissement. « Que celui qui est saint, se sanctifie encore, » dit l'apôtre S. Jean. Ce commandement concerne surtout le prêtre. La sainteté du quotidien, de toutes les actions ordinaires de la vie sacerdotale, voilà ce qui doit devenir l'aliment de votre messe. Que chaque jour soit pour vous l'acceptation complète et totale de la volonté divine et des devoirs quotidiens, un *oui* énergique et sans défaillance ni reprise à Dieu, et un *non* joyeux à vous-même.

Mais cette immolation personnelle n'est qu'une partie de vos obligations, la partie négative. C'est plutôt une condition pour que vous puissiez être glorificateur parfait selon le Cœur du Christ.

Car le désir de Jésus, son rêve, si j'ose dire, son espoir, c'est d'être lui-même glorificateur en vous, c'est que vous ne soyez glorificateur qu'en lui, par lui, avec lui. Car s'il n'avait à recevoir pour la gloire de son Père que des souffrances humaines, des joies et des peines humaines, de l'amour humain et une glorification humaine, son dessein ne serait qu'imparfaitement réalisé et son splendide cantique de louange resterait inachevé, car l'humanité n'est pas capable d'infini, et Dieu mérite une gloire et une louange infinies.

Jésus a voulu faire plus et mieux. Sa louange humaine et divine, il n'a pas voulu qu'elle désertât le monde au jour de l'Ascension, il n'a pas voulu ôter à la terre la belle offrande qu'elle pouvait présenter à Dieu. Aussi, avant de mourir, il a légué à son Eglise son sacrifice rituel et liturgique, il lui a laissé sa messe. Et c'est de ce trésor du Christ que vous avez été enrichi hier par votre ordination sacerdotale. C'est cette prière du Christ, cette louange du Christ, ce chant d'adoration, d'action de grâces, d'offrande et d'amour, qui, tout en restant au Christ, devient vôtre, votre bien et votre possession à chacune de vos messes. Ainsi, vous, prêtre, à chacune de vos messes, enrichissant infiniment votre offrande, vos louanges et vos prières, vous donnez à Dieu les louanges et la glorification de son Christ. Et ainsi dans ce monde, par votre messe, vous effacez l'œuvre du mal et de la haine.

Mais ce n'est là qu'un effet négatif. La messe est avant tout la glorification par excellence, parce que, offrant à nouveau, comme au soir du Jeudi Saint, la Victime éternelle, la Victime aujourd'hui glorieuse, elle dit à Dieu une adoration et un amour parfaits, elle dit à Dieu un merci total, elle dit à Dieu une demande infiniment agréable, elle dit à Dieu enfin la satisfaction de son honneur et la réparation du péché.

D'abord, elle dit à Dieu une adoration et un amour parfaits. Adorer, c'est reconnaître la grandeur et la puissance divine, c'est affirmer que Dieu est tout et

qu'il est la perfection même, c'est concrètement s'anéantir devant lui, s'immoler tout entier. Or, la messe lui offre à nouveau cet Agneau qui a été immolé une fois, cette Victime aujourd'hui glorieuse dont chaque plaie pousse vers le Père le cri d'une adoration parfaite et d'un amour également infini, parce que se présenter à nouveau en montrant ses plaies, c'est redire : « Père, j'ai donné ma vie pour vous ! »

La messe remercie Dieu d'un merci total. Pourquoi ? Parce que dans ce sacrifice, c'est Jésus qui rend grâces encore et que Jésus est Dieu ; parce qu'en s'immolant, il a reconnu que Dieu était maître de toute chose et que toute chose venait de lui. — De quoi la messe remercie-t-elle le Créateur ? Elle le remercie de sa « grande gloire », *propter magnam gloriam*, de sa grande gloire qui est sa toute-puissance, sa toute bonté, son infinie perfection ; mais aussi de toutes les grâces qu'il a accordées à l'humanité du Sauveur, à Marie, aux hommes, à vous, son prêtre, et à chacun de nous en particulier.

J'ai ajouté qu'elle dit à Dieu une demande infiniment agréable. « Demander » serait-ce donc la même chose que « faire plaisir » ? Quand la demande s'adresse à Dieu, oui, certainement. Demander, c'est avouer sa propre misère, mais c'est reconnaître que celui à qui l'on tend ses deux mains, peut les remplir ; c'est confesser la bonté de Dieu, sa magnanimité, son amour paternel. Dire tout cela à Dieu, ne lui ferait pas plaisir ? Jésus lui-même reprochait à ses amis de ne lui demander jamais rien. Et la prière que lui adresse la messe doit aller tout droit au cœur de Dieu, car c'est la prière de son Fils, c'est cette prière qu'il nous a résumée ainsi : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » C'est cette prière qui le supplie de penser à nous : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. »

Rappeler à un père le souvenir d'enfants chéris, lui rappeler leurs besoins, leurs misères en même temps que leur affection, c'est toucher une fibre sensible de son cœur, c'est lui faire grand plaisir. La messe fait tout cela. Elle le fait merveilleusement par la bouche de Jésus. Voilà pourquoi « demander », c'est être infiniment agréable à Dieu.

Enfin, le saint sacrifice dit à Dieu la satisfaction de son honneur et la réparation du péché. Le sacrifice de l'autel offre à nouveau, comme celui de la Croix, le sang du Christ répandu pour la rémission des péchés. A la messe, comme au Calvaire, ce sang lave donc nos souillures, donne à Dieu de revoir ses créatures dans leur beauté primitive, et aux créatures de liquider dans sa totalité la dette contractée envers lui.

C'est donc quelque chose de très précieux pour tous que la messe. Œuvre glorificatrice par excellence, qui appartient au peuple chrétien, mais qui vous appartient toute entière à vous spécialement, prêtre, puisque Jésus vous l'a donnée, et que la messe du Christ est votre messe à vous. La messe est une orchestration puissante qui soutient, anime, entraîne et amplifie votre maigre et pauvre rapsodie de louange. Ainsi, vous serez toujours et tous les jours, comme le Christ, glorificateur du Père, par la messe qui sera votre sacrifice.

* *

Voilà ce que Dieu et son Christ attendent de vous, mon cher ami. C'est pour cela qu'ils vous ont choisi et qu'ils vous ont guidé à travers vos années de Séminaire, jusqu'à l'autel de votre première messe. Faites donc de la messe de chaque jour le centre de votre vie. Qu'autour d'elle tout se range, afin que par elle tout prenne sa valeur. « Je vois très clairement, disait Dom Marmion, que si je pouvais faire de ma vie une préparation, une action de grâces continuelles pour la sainte messe, je recevrais les grâces les plus extraordinaires, durant le saint sacrifice, parce que toutes mes petites actions, mes aspirations et mes renoncements offerts pendant la journée, en vue de la sainte communion du lendemain, seraient là, d'une intention virtuelle, au moment de ma communion, et qu'importeraient alors les distractions involontaires ? » Alors, votre messe sera complète, et en recevant en vous la Sainte Victime, vous pourrez pleinement, autant qu'il est possible à une créature, glorifier Dieu, accomplir le rôle que Jésus vous a confié, ce rôle de glorificateur de la Trinité Sainte dans le temps et jusque dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXX

LES PSAUMES *(Suite)*

Quoiqu'il ne forme qu'un unique volume et que sa contexture générale lui fasse constituer un ensemble à part parmi les autres Ecritures sacrées, le Psautier peut être fractionné en plusieurs sections. On le divise en cinq livres, non pas d'après l'arbitraire ou le caprice de chacun, mais suivant l'autorité des interprètes les plus autorisés et les plus anciens. Cette répartition, antérieure aux Septante, mérite tout notre respect. Sans nous y attarder cependant, nous avons à envisager un autre système de groupement qui, sans s'astreindre à l'ordre numérique, classe les psaumes d'après l'idée que développe chacun d'entre eux.

I

Toujours identique à elle-même dans son essence, la prière, en effet, se diversifie extraordinairement dans ses formes. Psychologiquement, cela s'explique très bien par le fait que si la tendance suprême de l'homme est une aspiration vers l'idéal et le bonheur infinis, ses besoins secondaires mais immédiats se modifient sans trêve, suivant les situations où il est placé. Or, comme ces besoins ne peuvent pas toujours trouver leur réalisation grâce aux seules puissances terrestres, l'humanité éprouve la nécessité de recourir à la Providence et de lui présenter les requêtes les plus différentes, quelquefois même les plus inattendues.

Il n'y a aucun mal à cela ; souvent même il en résulte beaucoup de bien, pourvu que ce que l'on demande à Dieu soit raisonnable et qu'on le sollicite avec une soumission complète à sa souveraine volonté. Aussi tous les manuels de prières sont-ils remplis de « modèles », si l'on peut dire, adaptables à des multitudes de circonstances.

Il n'y a aucun motif pour que les psaumes fassent exception à cette règle générale. Tout au contraire, ils varieront d'autant plus que leur divin Inspirateur pénètre mieux que nous-mêmes toutes les nuances de notre esprit ou de notre cœur, de sorte que, dans sa bonté, il peut d'avance mettre à notre disposition des textes qui nous aideront à formuler notre désir selon les préoccupations de chaque moment.

Les cent cinquante psaumes contiennent donc des invocations très dissemblables. Un littérateur ferait observer que cela rompt la monotonie et renouvelle l'intérêt. Réflexion juste, mais qu'on nous permettra de considérer comme secondaire. Le principal, à nos yeux, est que la variété des prières qu'ils renferment nous permet d'avoir l'assurance d'y trouver un appui, un espoir, un encouragement, quelles que soient les crises, triomphantes ou douloureuses, que nous aurons à traverser.

Cette variété réside surtout dans le fonds, dans la pensée. Elle se reflète néanmoins jusque dans le style et dans le rythme. Certains psaumes vibrent d'enthousiasme ; d'autres sont lugubres, quoique résignés. Tous nous soufflent le sentiment d'une confiance sereine et paisible dans le Maître de la tendresse qui n'abandonne jamais les créatures dont il a voulu faire ses enfants.

Naturellement, la classification que nous allons exposer ne tient compte ni de l'auteur du psaume, ni de la date où il a été composé. Nous reconnaîtrons aussi qu'elle est forcément un peu arbitraire, d'autant plus qu'il arrive souvent que le même poème puisse être rangé dans plusieurs catégories, parce que, à différents passages, il exprime des sentiments qui relèvent tantôt de l'une, tantôt de l'autre. C'est le sort de toute tentative de distribution d'œuvres littéraires par genres, de n'être jamais ni bien exacte ni bien définitive.

Mais ces réserves faites, nous serons d'accord avec la généralité des commentateurs de la Bible pour distinguer cinq sortes de psaumes : ceux que l'on désigne sous le nom d'*eucharistiques*, et qui tendent à rendre à Dieu des actions de grâce ; ceux qui revêtent l'apparence d'une *élégie*, ou d'une prière plaintive ; ceux dont le but est directement d'enseigner à la foule une vérité céleste, et qu'on appelle pour cela *didactiques ;* ceux qui rappellent les grands événements sacrés de l'histoire d'Israël, c'est-à-dire les psaumes *historiques ;* enfin (et ce ne sont pas les moins précieux à notre point de vue) les psaumes *prophétiques ou messianiques*, qui annoncent la venue du Rédempteur et indiquent parfois les signes auxquels on pourra le reconnaître.

Dans le recueil officiel de la Bible, ces diverses classes ne sont pas séparées les unes des autres ; elles se mélangent, au contraire, de sorte qu'un psaume d'une catégorie est souvent intercalé entre deux autres d'allure toute différente. Mais ceci ne saurait créer aucune difficulté.

II

Il faudrait maintenant prendre, pour les analyser, chacun des psaumes l'un après l'autre. Ce travail serait fort instructif, mais il est pratiquement impossible, car il nous entraînerait bien au-delà des étroites limites qui s'imposent à nos entretiens. Nous serons donc forcés de recourir à une autre méthode qui consistera à étudier seulement quelques-uns des psaumes de chaque catégorie, à titre d'exemples, tout en laissant aux fidèles le soin de continuer cet examen sur les autres textes du Psautier.

Parmi les cantiques de remerciements au Seigneur, nous noterons d'abord le Psaume VIII. Il s'ouvre par un cri spontané d'adoration et de louange : « Seigneur notre Dieu, combien votre nom est admirable dans toute la terre ! » Il exalte ensuite la gloire du Tout-Puissant qui, considérée en elle-même, domine infiniment les cieux et qui se manifeste visiblement dans les œuvres de la création, comme les astres qui illuminent le firmament. En opposition avec la splendeur divine, David place ensuite l'homme, dont la nature bornée est extrêmement misérable. Mais il exalte la bonté et les bienfaits du Seigneur qui a pris cet être de rien pour l'élever, par pure bienveillance, presque au niveau des anges, et pour lui donner la souveraineté sur toutes les créatures de l'univers. C'est un hymne admirable de gratitude envers le Maître qui nous a établis dans une position si privilégiée. L'éclat du style y fait d'ailleurs ressortir à merveille la chaleur de la pensée.

Un peu plus loin, dans le Psaume XVII, le roi-psalmiste reprend le thème de la reconnaissance à l'égard de Dieu, mais cette fois il le développe en l'appuyant sur des exemples tirés de la protection que Jehovah lui a accordée pendant tout le cours de son existence. Le lyrisme individuel succède donc au lyrisme général ; mais la leçon qu'il renferme s'applique aussi à l'humanité entière, car quel mortel n'a pas été à même de ressentir l'excellence de l'aide du Seigneur ? — David pose d'abord en principe que l'Eternel est son défenseur, et mérite par conséquent ses plus chaleureux hommages. Avec une émotion qui ne cherche nullement à se contenir, il fait allusion aux épreuves qui ont marqué le début de sa carrière et qui l'auraient brisé à jamais sans le secours du Tout-Puissant. Les redoutables ennemis qu'il évoque étaient Saül, Absalon, d'autres encore à qui il ne pouvait opposer assez de forces pour les vaincre. Mais il a mis sa confiance dans l'Eternel et il a été délivré. Il signale les motifs de cette faveur miraculeuse : le salut lui a été accordé à cause de son innocence, mais aussi parce que le Seigneur se plaît à récompenser les justes, à châtier les méchants, à élever les humbles et à renverser les superbes. Sa bonté d'ailleurs est toujours prête à intervenir pour ceux qui ont mis en lui leur espérance. Une nouvelle preuve de cette règle, dont la portée est universelle, est fournie par le rappel des nouveaux triomphes que le roi a remportés sur ses adversaires du dehors, ce qui lui a permis d'asseoir son autorité en Israël. Que Jehovah soit donc béni dans sa sollicitude et sa miséricorde !

Revenant à des idées plus étendues, le psalmiste chante, dans le psaume suivant, la grandeur de Dieu, telle qu'elle est manifestée dans le monde visible et dans les lois sublimes qu'il a fixées aux mortels pour leur bien. Les cieux racontent la majesté du Seigneur, et le firmament est l'œuvre de ses mains :

> Le jour proclame au jour sa gloire et sa puissance,
> Et la nuit l'annonce à la nuit.

Mais si les rayons du soleil semblent former l'auréole qui environne le Très-Haut comme une tente étincelante, un témoignage plus splendide lui est rendu par la justice de ses décrets, droits, sages et lumineux. Les jugements du Très-Haut sont essentiellement exacts, plus désirables que l'or et plus